



LE PASSÉ EN PROLOGUE

Leçons de la Rome antique sur l'importance
du développement durable

Anthony Annett et Joshua Lipsky

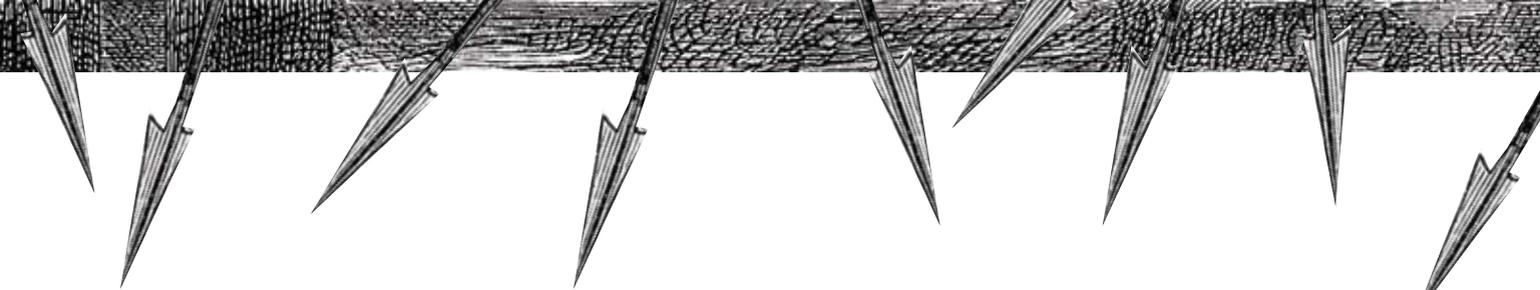
Le développement durable suppose que le progrès matériel doive toujours aller de pair avec l'inclusion sociale et le respect de l'environnement. La dissociation de la croissance économique des deux autres principes serait un acte d'autosabotage. La Rome antique nous montre le déroulement d'une tragédie et nous indique comment l'éviter.

La République romaine a duré 500 ans parce que ses institutions étaient assez souples pour s'adapter à deux grands défis : le conflit interne entre aristocrates et masses populaires, et le conflit externe avec les États rivaux et l'intégration des peuples conquis. Malgré des tensions constantes, les Romains étaient solidaires de valeurs communes — un sens de l'honneur fondé sur le service public et un attachement au concept du bien commun.

Pendant des générations, le centre a tenu bon — jusqu'à ce qu'il faiblisse. Au début, les changements étaient subtils. L'expansion territoriale — au début du deuxième siècle avant notre ère, la République s'étendait de la Gaule à la Grèce — a fait affluer les richesses sous forme de paiements de tributs, d'impôts des nouvelles provinces et de développement de l'exploitation minière. Une nouvelle classe de Romains super-riches a créé des instruments financiers pour regrouper la dette, la revendre et en investir les bénéfices dans des projets d'infrastructure. Ça vous rappelle quelque chose ? À bien des égards, c'était une forme ancienne de mondialisation, tant commerciale que financière. Le boom économique a fait grimper la population de Rome à près d'un million d'habitants dès le premier siècle avant notre ère, ce qui en fait la première ville au monde à atteindre ce niveau.

Mais la situation laissait à désirer. La nouvelle richesse n'était pas largement partagée. Un afflux massif d'esclaves a bouleversé le marché du travail et fait de plus en plus de mécontents parmi les soldats et les citoyens au chômage. En





AU COURS DU DERNIER SIÈCLE FATIDIQUE DE LA RÉPUBLIQUE, UNE SUCCESSION DE DIRIGEANTS A BRISÉ DES NORMES AUPARAVANT CONSIDÉRÉES COMME INVOLABLES.

même temps, comme le fait remarquer Edward Watts dans son nouveau livre, *Mortal Republic*, l'accumulation de richesses a commencé à prendre le pas sur l'honnêteté personnelle et le service civique comme principale mesure du succès. Les élites ne dépensaient pas leurs nouvelles fortunes seulement pour acheter des villas et des produits de luxe. Contrairement à leurs ancêtres, elles se sont livrées à une corruption à grande échelle pour obtenir des honneurs et des postes politiques, ainsi que l'impunité judiciaire.

Personne n'incarne peut-être mieux la dynamique de l'époque que Marcus Licinius Crassus. Sa fortune, issue en grande partie d'une spéculation foncière corrompue, était si grande qu'elle équivalait à l'ensemble du Trésor romain. En tant que commanditaire financier de centaines de politiciens, il bénéficiait d'une influence inégalée grâce à sa richesse.

Les lignes de faille ont cédé peu de temps après. Au cours des siècles précédents, les élites réagissaient au mécontentement populaire en partageant le pouvoir et en rééquilibrant la situation politique. Mais le consensus s'est effondré sous l'emprise de l'intérêt personnel et de la corruption.

Le même schéma s'est répété à maintes reprises au cours du dernier siècle de la République : la colère populiste s'est heurtée à l'intransigeance patricienne, ce qui a conduit les deux antagonistes à aller trop loin et recourir souvent à la violence.

Le cycle a commencé avec les frères Gracchus, Tibère et Gaius. Tibère préconisait la redistribution des terres aux pauvres, mais son plan de réforme a déclenché une opposition conservatrice, et il a été battu à mort. Son frère cadet, Gaius, a repris le flambeau en se concentrant sur la protection sociale, par le subventionnement des céréales, et la lutte contre la corruption par la réforme de la justice. Il a aussi été assassiné.

Après ce chaos, Gaius Marius est devenu champion des pauvres, en misant sur une vague de dégoût populaire à l'égard de la corruption sénatoriale. Mais, en fin de compte, il s'allia à ceux qui voulaient utiliser la violence à des fins politiques, provoquant ainsi une réaction patricienne et déclenchant la dictature de Sylla, qui dirigea l'impensable — une armée franchissant les limites de

Rome. Son règne fut marqué par des interdictions massives, la confiscation des biens et la neutralisation du pouvoir plébéien.

Dans les années qui suivirent, des patriciens sans scrupules comme Catiline et Clodius ont tenté de faire avancer leur carrière en exploitant la frustration populaire, et en recourant parfois à la violence et à l'intimidation.

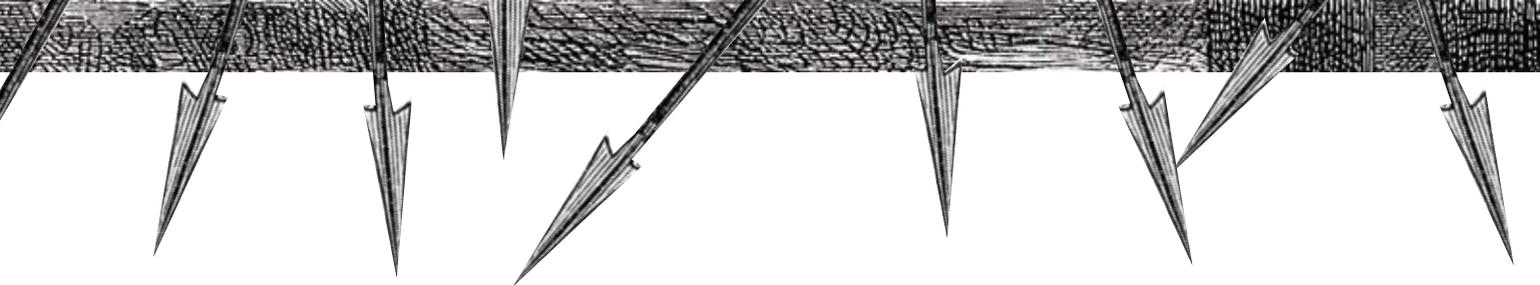
Tout cela a ouvert la voie à Jules César, qui a utilisé des tactiques musclées pour mener des réformes populistes. Cependant, après sa victoire dans une guerre civile, César a lui aussi assumé le titre de dictateur et est devenu de plus en plus autocratique. Son assassinat a provoqué une nouvelle effusion de sang dans la population, mettant fin effectivement à la République.

Au cours du dernier siècle fatidique de la République, une succession de dirigeants a brisé des normes auparavant considérées comme inviolables. La violence politique est devenue monnaie courante. On a armé les institutions de l'État pour persécuter les opposants. La grogne populaire n'a cessé d'augmenter. À leur tour, des hommes forts ont proposé de rétablir l'ordre — tout cela à cause d'une inégalité et d'une corruption omniprésentes.

Après l'effondrement de la République, Rome a connu une résurgence remarquable, même si la paix a été assurée en partie par la suppression des institutions démocratiques. Edward Gibbon, le grand chroniqueur de la chute de Rome, considérait l'apogée de l'empire au deuxième siècle de notre ère comme la période de l'histoire où « la condition de la race humaine était la plus heureuse et prospère ».

Cependant, Gibbon ignorait que cette prospérité devait beaucoup à un climat favorable. Comme le documente Kyle Harper dans un nouvel ouvrage remarquable, *The Fate of Rome: Climate, Disease, and the End of an Empire*, la période entre environ 200 ans avant et 150 ans après notre ère est maintenant connue sous le nom d'Optimum climatique de Rome — un climat chaud, humide et prévisible, exceptionnellement favorable aux principales cultures agricoles de l'empire.

Mais, au troisième siècle, le climat est devenu plus frais, plus sec et plus imprévisible, avec des sécheresses



et des mauvaises récoltes plus fréquentes. Vers le milieu du cinquième siècle, le petit âge glaciaire de l'Antiquité tardive avait commencé.

Le changement climatique a miné la résistance de l'empire à divers chocs, y compris les pandémies. La variole a frappé au deuxième siècle, et une épidémie virulente, peut-être d'Ébola, a suivi au troisième siècle. Au milieu du sixième siècle, la peste de Justinien, la première incidence connue de peste bubonique, a probablement décimé la moitié de la population de l'empire.

Des découvertes récentes illustrent le rôle du changement climatique. Au cours de la décennie qui a précédé l'écllosion de la peste, l'Europe a connu certaines des températures les plus froides en deux millénaires, provoquées par une série d'énormes éruptions volcaniques. Ce climat a probablement forcé les gerbilles et les marmottes à quitter leur habitat naturel en Asie centrale, provoquant ainsi l'infection, par les puces bactériennes qu'elles transportaient, du rat noir, dont la population avait explosé le long du vaste réseau des routes commerciales de Rome.

Certes, de nombreux facteurs sont à l'origine de la chute de Rome — peut-être l'événement le plus étudié de l'histoire de l'humanité. Mais il semble de plus en plus évident que l'impact de la nature sur la population en est l'une des principales causes.

Affaibli par ces forces hostiles de la nature, l'empire a commencé à décliner au troisième siècle. Cette période a été marquée par une instabilité politique persistante, des pressions sur les frontières et une crise budgétaire aggravée par la dépréciation de la monnaie. Après un véritable renouveau économique au quatrième siècle, le climat est à nouveau intervenu en Eurasie, où une grave sécheresse a déclenché la migration des Huns, peuple que Harper appelle des « réfugiés climatiques à cheval ». Cette sécheresse a provoqué une cascade de migrations de masse au-delà des frontières romaines, donnant lieu finalement à l'effondrement de l'empire occidental au cinquième siècle. Ensuite, le sixième siècle a connu le triple fléau de mauvaises récoltes causées par les changements climatiques, d'une peste catastrophique et de guerres ruineuses. C'est à cette époque que la population de Rome est tombée à 20.000 habitants seulement, et que le forum romain est devenu le *campo vaccino* — un champ de vaches.

La République romaine et l'Empire romain sont tombés parce qu'ils ont échoué au test du développement durable. On peut tirer des leçons des symptômes de cet échec pour notre époque :

l'effondrement de normes sociales ancestrales, l'enracinement d'une polarisation politique alimentée par l'inégalité économique, la répudiation du bien commun par les élites et les dégâts environnementaux engendrant la maladie et les catastrophes.

Nous devrions prendre ces leçons au sérieux, d'autant plus que l'histoire se répète d'une manière étrange et déconcertante. Tout cela démontre qu'il est absolument urgent d'atteindre les objectifs du développement durable, de répondre à l'appel mondial d'éradication de la pauvreté, de protéger la planète et d'assurer la paix ainsi qu'une prospérité partagée. L'histoire de Rome ouvre une perspective sur notre avenir potentiel, si nous n'agissons pas.

Bien sûr, il y a des différences importantes entre notre économie et celle de la Rome antique. La nôtre

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE ET L'EMPIRE ROMAIN SONT TOMBÉS PARCE QU'ILS ONT ÉCHOUÉS AU TEST DU DÉVELOPPEMENT DURABLE.

est beaucoup plus riche, saine, inclusive et résiliente. Les Romains n'étaient pas en mesure d'éliminer toutes les formes de privation matérielle, même s'ils auraient pu et dû mieux gérer les inégalités issues de leur propre expérience de la mondialisation. Ces deux objectifs sont à notre portée.

Nous avons également le pouvoir de remédier au problème du changement climatique, de loin le plus grand défi de notre génération. Les Romains étaient véritablement à la merci de la nature. Comme leurs activités n'étaient pas à l'origine des changements climatiques, ils ne pouvaient pas faire grand-chose pour les ralentir ou les arrêter. Cependant, comme l'activité humaine est aujourd'hui à l'origine de ces changements, il est possible d'y remédier en modifiant nos comportements — c'est-à-dire en instaurant un système énergétique décarboné au cours des trois prochaines décennies.

En fin de compte, le développement durable est d'une importance tout aussi durable, qu'il s'agisse de l'an 130 avant notre ère, de l'an 530 ou de l'an 2030. **FD**

ANTHONY ANNETT est assistant du directeur et **JOSHUA LIPSKY** est agent principal au département des communications du FMI.